

Journée d'étude du 20 avril 2016 au Collège doctoral européen

« Libertés – Sécurité – Surveillance »

Le terrorisme, entre finalité politique et tentation nihiliste,

***Régis Lanno, Docteur en sociologie, spécialiste des mouvements politiques extrémistes,
MISHA, Unistra.***

Ce texte est la retranscription d'une communication ayant eu lieu lors de la journée organisée par l'Association des Amis du Master Ethique Strasbourg avec le soutien de l'Espace de réflexion éthique Région Alsace et le concours de nombreux organismes :

- *L'Université de Strasbourg*
- *L'Ecole doctorale Sciences humaines et sociales*
- *L'Ecole doctorale de théologie et sciences religieuses*
- *La Faculté de théologie*
- *Le Centre européen d'enseignement et de recherche en éthique*
- *Le Centre d'étude et de recherche sur l'intervention sociale*
- *Le groupe interculturel, international, interconvictionnelle*
- *L'Association des doctorants-es et docteurs-es en Sciences humaines et sociales (SHS) de l'Université de Strasbourg*
- *La Conférence des organisations internationales non gouvernementales du conseil de l'Europe*
- *Le Groupement européen pour la recherche et la formation des enseignants chrétiens et croyants de toutes convictions*

I. Le terrorisme, entre finalité politique et tentation nihiliste, Régis Lanno

L'acte terroriste, comme acte de violence extrême, est appréhendé par différents discours et possède de nombreuses définitions, notamment juridiques, qui par le biais des médias permettent à chacun de s'en faire une opinion.

A. Définition du terrorisme

L'approche sociologique de cette intervention oblige dans un premier temps à réfléchir à une définition concrète. En sciences sociales, la notion de terrorisme est très souvent remise en question, le mot « terrorisme » serait à déconstruire, car il porte en lui-même une charge émotionnelle et du fait de la connotation étatique du terme qui désigne « ceux qui s'opposent à l'État ». Le terme est perçu comme impropre à penser le phénomène. Le terme « terroriste » serait avant tout un terme d'État, employé par l'État, pour désigner les opposants politiques et délégitimer leurs actions, ce qui rend le terme complexe à employer dans une démarche scientifique. Dans un conflit, on est toujours un terroriste pour son ennemi, alors que pour son propre camp, le terroriste désigné sera considéré comme un résistant. Par exemple, durant la guerre d'indépendance algérienne, les militants du FLN étaient considérés comme des terroristes par l'État français et comme des combattants de la liberté par les indépendantistes algériens. Ce type d'exemple est très courant et montre l'aspect relatif de l'utilisation de ce terme.

Comment, alors, utiliser tout de même cette notion dans une réflexion sociologique ? On peut opter pour une définition opératoire neutre et technique : le terrorisme désignant alors des actes de violence qui frappent des personnes non combattantes, des civils, dans le but de susciter un climat de peur dans une population donnée, en vue d'influencer la manière d'agir de son gouvernement. Il s'agit d'une définition technique qui peut recouvrir une énorme variété de causes, d'acteurs dans l'histoire. Il s'agit de comprendre la dynamique interne de ces événements sans jugement moral ou éthique. Il ne s'agit pas d'une définition essentialiste du phénomène, personne n'est intrinsèquement un terroriste, le terrorisme est ici une technique de lutte, un moyen au service d'un but, le plus souvent politique. Parfois, cette fin n'apparaît pas clairement et il semble que l'on tende vers le nihilisme, on ne sait pas quel but politique est poursuivi par l'acteur terroriste. Le terrorisme peut aussi être le fait de groupes qui se fondent sur une idéologie politique, aussi bien d'extrême gauche que d'extrême droite : la Rote Armee Fraktion allemande, les Brigades Rouges en Italie, mais aussi des groupes d'extrême droite comme l'OAS. Cela peut aussi être des mouvements nationalistes ou séparatistes, ça pouvait être l'IRA en Irlande du Nord, ça peut être l'ETA qui réclame l'indépendance du Pays basque. Cela peut aussi être des groupes politico-religieux, par exemple Al-Qaïda, qui ont un projet politique à fondement religieux. De manière générale, il faut prendre garde à la désignation des individus comme « terroristes », ce qui relève de l'abus de langage, et désigner avant tout les actes comme des actes « terroristes ».

Avec cette définition, le terrorisme n'est pas seulement le fait de groupes irréguliers, il peut aussi être une technique de violence issue des États. Les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki en sont un exemple, puisque militairement parlant ces deux villes n'avaient pas d'importance particulière. Il fallait pour les Etats-Unis mettre en scène leur puissance militaire et hâter la fin de la guerre, le but étant de faire capituler le Japon en touchant des populations civiles. Cette technique peut donc être le fait d'États, comme de groupes irréguliers. Il s'agit de toucher des civils pour forcer une entité politique, un groupe à agir dans le sens recherché.

L'Occident connaît le terrorisme islamique depuis une quinzaine d'années, les attentats du 11 septembre 2011 à New York, celui de Madrid en 2004, Londres en 2005, etc. Une caractéristique importante du terrorisme islamiste est constituée par la mise en scène de l'horreur. L'horreur est rationalisée, des stratégies sont mises en place pour utiliser le monde médiatique : les attaques à la bombe simultanées vont amplifier l'horreur. La France est touchée depuis de nombreuses années déjà, et encore plus récemment avec les événements de 2015 (touchant la rédaction de Charlie Hebdo, l'hyper-casher à Paris, les attentats de novembre à Paris, etc.).

B. Comment analyser le terrorisme islamiste ?

Dans une perspective sociologique d'influence wébérienne, il s'agit de restituer le sens des actions pour les acteurs eux-mêmes. Pour cela, il faut bien sûr admettre que l'acteur est capable de donner un sens à ses actes. En sociologie, recueillir ce « sens » est possible par le biais de différents outils méthodologiques : l'entretien, l'interprétation de documents ethnographiques qui sont issus du terrain, l'observation... Lorsque l'on observe les différents entretiens réalisés avec des islamistes qui mettent en œuvre des actions terroristes, on se rend compte que ce sont des individus qui s'estiment en guerre contre l'Occident, mais aussi contre les pays où les musulmans sont majoritaires, mais qui selon eux pratiquent « un islam corrompu ». Une grande partie des victimes du terrorisme islamiste sont des musulmans dans des pays musulmans, avant d'être une guerre contre l'Occident, c'est aussi une guerre contre les musulmans considérés comme trop modérés, ne pratiquant pas la « vraie foi ».

Utiliser une posture polémologique pour analyser le terrorisme, c'est mettre l'accent sur la tension qui existe entre les buts proprement politiques des djihadistes et la tentation nihiliste de leur combat. Les revendications proprement politiques seraient par exemple leur volonté de libérer ce qu'ils considèrent comme les « terres d'Islam » des croisés et des juifs – la présence de bases

militaires américaines sur le sol saoudien est ainsi perçu comme insupportable. Le terrorisme fonctionne dans la plupart des cas, il a fonctionné pour obtenir l'indépendance algérienne, pour obtenir une large autonomie en Irlande du Nord et parfois, dans le cadre du terrorisme islamiste, ce sont des actes qui ont un impact sur le réel dans un certain nombre de cas, nous le verrons plus tard.

Certaines revendications en revanche semblent relever de l'utopie. On le voit dans l'ouvrage sous la direction de Gilles Kepel¹, *Al-Qaïda dans le texte*, qui rassemble un certain nombre de textes de théoriciens dans lesquels le but semble être de faire régner un khalifat universel, c'est-à-dire de convertir l'ensemble de la population mondiale à l'Islam. Ce projet semble complètement utopiste et se place très loin dans le temps. Ces deux aspects donnent la vision d'un terrorisme qui est une fin en soi, de la violence pour de la violence : c'est là que le nihilisme apparaît. Malgré cela, l'une des volontés du terrorisme islamique, en adéquation avec cette utopie, est de supprimer les communautés chrétiennes des pays à dominante musulmane. Cette volonté s'est aujourd'hui presque transformée en réalité, ce qui montre que ce qui semble « utopique », voir « nihiliste » ne l'est pas complètement. Les acteurs du terrorisme islamique sont conscients de l'aspect utopiste de leurs revendications, et surtout du fait que ce type de modification n'aura pas lieu dans un temps court, ils se considèrent comme les soldats d'une guerre longue qui se déroulera, sur des décennies, voire des siècles.

Le lien entre utopie et violence est très marqué : le monde à venir étant merveilleux, tout est permis pour le mettre en place, toutes les violences sont permises pour réaliser la volonté de Dieu. Le lien intrinsèque entre ces deux notions s'est souvent vérifié dans l'histoire, la violence se justifiant par la mise en place d'une société parfaite et juste.

C. Quelle est la dynamique du conflit ?

Le conflit n'est pas un phénomène pathologique, il ne s'agit pas de quelque chose qu'il faudrait résorber, mais d'une des relations sociales possibles. La guerre n'est pas un événement anormal, il se reproduit souvent. Cette vision amoralisée du conflit permet peut-être d'interroger différemment le terrorisme, en analysant les motifs de l'action tels qu'énoncés par leurs auteurs et en y accordant du crédit.

Une des difficultés concernant la prise en compte de ces motifs réside dans le discours de certains hommes politiques au sujet du terrorisme. L'intervention d'Emmanuel Macron à une rencontre des Gracques, un groupe social-démocrate, s'est tenue sous cette forme : « Nous avons une part de responsabilité parce que ce totalitarisme se nourrit de la défiance que nous avons laissée s'installer dans la société, il se nourrit de cette lèpre insidieuse qui divise les esprits. Nous avons progressivement abimé cet élitisme ouvert républicain qui permettait à chacun et à chacune de progresser, nous avons arrêté la mobilité sociale, je ne suis pas en train de dire que tous ces éléments sont la cause première du djihadisme, c'est la folie des hommes, l'esprit totalitaire et manipulateur de quelques-uns, mais il y a un terreau, ce terreau est notre responsabilité »². Thomas Piketty, un économiste, soutient de la même manière : « Comment des jeunes qui ont grandi en France peuvent-ils confondre Bagdad et la banlieue parisienne et chercher à importer ici des conflits qui ont lieu là-bas ? Rien ne peut excuser cette dérive sanguinaire, tout juste peut-on noter que le chômage et la discrimination à l'embauche ne doivent pas aider »³.

Ce type de discours, qui considère le terrorisme comme « la folie des hommes », est à l'opposé de l'idée selon laquelle il s'agit d'acteurs responsables, capables de répondre de leurs actes, de donner

¹ Gilles Kepel, *Al-Qaïda dans le texte*, Paris, PUF, 2008.

² Emmanuel Macron, *5ème Université des Gracques*, Samedi 21 novembre 2015 au Conseil Economique Social et Environnemental, à Paris

³ Thomas Piketty, *Le tout-sécuritaire ne suffira pas*, 25 novembre 2015

<http://www.lemouvementcommun.fr/thomas-piketty-le-tout-securitaire-ne-suffira-pas/> (consulté le 30/06/2016)

un sens à leur combat. L'idée semble être que la haine des assassins doit avoir un motif dans lequel nous devons avoir notre part. Ces discours laissent entendre que les auteurs du terrorisme sont supposés comme issus de l'immigration et d'ascendance musulmane. Ceux qui vont faire le djihad ne sont pourtant pas tous issus de l'immigration et n'ont pas tous une ascendance de culture musulmane. Ils sont français et « culturellement chrétiens », ils se sont convertis et ils croient en une frange radicale de l'Islam, ils ne partagent donc pas une culture religieuse ou une expérience de la discrimination à l'emploi que subissent les personnes dites musulmanes en France. Ces explications sociales donnent corps à la représentation des responsables de ces attaques en tant que personnes discriminées, rejetées du corps national du fait de leurs origines ou de leur religion : les auteurs des attentats basculeraient dans l'idéologie djihadiste par désespoir. Pourtant, lorsqu'ils sont interrogés, ce n'est absolument pas ce qui apparaît dans leur discours. Ces analyses ne rendent pas entièrement compte du phénomène, car elles ne prennent pas en compte le parcours des jeunes Français radicalisés dans un mouvement islamiste radicalisé qui a lieu dans l'ensemble des pays où résident des communautés musulmanes, peu importe les contextes sociaux économiques. On ne peut pas solliciter l'explication de la discrimination à l'emploi dans des pays du Maghreb à tradition musulmane pour expliquer la radicalisation et l'adhésion à cette frange radicalisée de l'Islam. D'autre part, les radicalisés Français ont une très grande variété de profils. Celui qui est généralement mis en avant est celui du délinquant issu de la banlieue, radicalisé en prison et qui a connu auparavant une situation sociale difficile. Ce profil existe, mais il n'est pas unique, certains ont fait des études, ont un bac +2 voire bien plus, un emploi, une famille qui n'est pas désocialisée, ce sont des personnes qui ne souffrent pas de la misère ou de la précarité, qui viennent de la petite classe moyenne et qui passent dans le radicalisme.

Comment l'expliquer ? On élude souvent la question du sens : il s'agit d'un choix, le choix d'un destin plus grand que soit, qui transcende l'existence. Ce choix permet de sortir d'une vie médiocre qui, même si elle n'est pas marquée par la relégation sociale, n'a pas de sens. Il s'agit de combattre pour une cause supérieure, de combattre contre le mal, d'être un soldat de Dieu. Une part des analystes considère les terroristes comme les jouets d'un destin social sans aucune capacité à donner du sens à leurs actions. Je fais le pari inverse en disant que ce sont des acteurs compétents, capables de rendre compte de leurs actes. On perçoit la difficulté de considérer les terroristes comme des individus agissant rationnellement par rapport à leurs valeurs, ils opèrent des choix libres, ils ont un projet politique, il ne s'agit pas de « la folie des hommes ». Dire qu'ils sont manipulés, c'est refuser de considérer leur discours, refuser de croire leurs justifications et le sens qu'ils donnent à leurs actes. Ils sont toujours dans une justification théologique de leurs actes, le djihad moderne est justifié par la lecture des textes du Coran, ce qui en France semble difficile à entendre. La France est, après la Chine, le pays le plus athée, le plus agnostique, ce qui explique pourquoi il est compliqué d'envisager une pratique rigoureuse de la religion comme une pratique moderne et non pas désuète de celle-ci, une pratique rigoureuse de la religion est presque systématiquement assimilée à l'obscurantisme. Cette vision agnostique rend difficile la compréhension de l'importance de la religion dans leur vie et pousse à envisager une explication nihiliste, pourtant les acteurs sont capables de donner un sens à leurs actes, même s'il s'agit d'un sens religieux qui semble désuet.

D. Questions-Réponses

Question 1 : Souvent en éthique on oublie le mot « ou ». Cet oubli fait prendre une position d'expert en disant « je détiens la vérité le reste est faux ». On adopte le « et » qui est utile dans une journée pluridisciplinaire comme celle-ci, car ce phénomène implique plusieurs choses. Cette intervention est très intéressante dans le sens où, avec les médias, on se laisse imprégner d'un discours qui ne prend pas en compte le problème de la foi.

Réponse : Par rapport à un événement, il n'y a jamais un seul facteur ou une seule explication, je ne néglige pas les explications sociales, mais l'explication concernant la foi est très souvent négligée. Il

s'agit de constater que les acteurs se servent d'un texte pour justifier des actions, il s'agit de ne pas les considérer comme des fous, mais comme des acteurs qui rendent raison de leurs actes.

Question 2 : Mais privilégier cette hypothèse nous met face à une impuissance, si c'est un problème social on peut agir dessus, si c'est géopolitique on pourrait prendre des mesures, mais là on est face à quelque chose qui fait peur, car cela dépasse, non pas l'entendement, mais tout moyen d'action.

Réponse : Je pense, sans être cynique, que l'on ne peut faire que très peu de choses contre la radicalisation, c'est un problème religieux qui doit être réglé au sein même de l'Islam, entre croyants. Le doute sur le bien-fondé de leurs actes ne peut avoir lieu que face à des arguments religieux.

Question 2 : Est-ce qu'aujourd'hui, l'Islam est en train de s'organiser par rapport à ces questions ?

Réponse : Je ne saurais répondre précisément à la question, mais en France les autorités religieuses de l'Islam produisent des textes condamnant ces actions violentes, mais ceux qui s'expriment ne sont pas ceux qui ont le plus de prise sur la population, ce ne sont pas ceux qui sont les plus légitimes.

Question 3 : Daesh est un mouvement qui a été créé pour déformer l'image de l'Islam. L'Islam est la religion de la paix et de la tolérance. Daesh détourne le texte de manière fallacieuse, ce n'est pas le Coran, l'Islam n'est pas une religion de contrainte. Celui qui croit, croit tout simplement.

Réponse : En tant que chercheur en sociologie, je ne pourrais pas dire quel est le vrai Islam, quelle est la bonne interprétation, je constate simplement qu'il y a plusieurs interprétations, et que parmi celles-ci, il y a un courant minoritaire qui adhère à un islamisme radical, guerrier, djihadiste et qui s'appuie sur les sourates du Coran. C'est un conflit interne à l'Islam, dans lequel il y a différents courants qui s'affrontent.